Ce récit ne puise son inspiration dans aucun fait réel ; Marguerite est le seul le prénom choisi en souvenir d'une personne ayant existé…Toute ressemblance …. etc…

PARTIE I

Emma

Ça gèle.

Une demi-heure à les regarder tourner en rond : ça gèle sévèrement.

Comme si les entraînements du mercredi ne suffisaient pas, il y a les cross du samedi. Elle ne peut pas dire qu'elle y passe tout son temps, justement, c'est parce qu'elle culpabilise de ne pas assez l'encourager qu'elle s'est débrouillée cette fois-ci pour y être.

Les pieds dans les feuilles mortes, humides, sous un ciel qui n'en a que le nom, gris et lourd comme toujours, elle souffle sur ses doigts et compte les minutes. Les arbres dénudés entre lesquels le parcours a été tracé semblent se plaindre, eux aussi, bruns, tordus, trempés.

Les autres parents ont l'air heureux de regarder leurs garçons en survêtement courir fièrement, elle ne comprend pas, elle est consternée, elle subit. C'est sûr, l'amour maternel ne réchauffe pas les orteils !

D'ailleurs, ces théories sur la tendresse sans condition, l'instinct et autres sentiments livrés avec le petit à la naissance la laissent dubitative. Elle ne peut pas dire qu'elle n'aime pas son fils: elle est en extase devant son regard bleu-gris, son espièglerie, son humour naissant, elle est fière de ses réflexions étonnantes pour ses 7 ans, elle est parfois submergée par l'envie de le presser contre elle, de le dévorer… Sa sœur aussi est merveilleuse ! Elle n'a même pas deux ans de plus, et elle est déjà

si brillante, si gracieuse !

C'est être mère qu'elle n'aime pas. Elle déteste ça. Elle ne l'a pas choisi. Elle ne choisit rien, elle vit par devoir et nécessité, sans passion, sans joie. Pire que dans la boue, elle a les deux pieds dans du béton, les poings liés, la bouche bâillonnée, elle n'est qu'à demi-vivante. Elle avance sur une route qu'elle n'a pas choisie ; comme si on lui avait imposé l'itinéraire dans son GPS, une destinée irréversible, ne lui laissant d'autre solution que d'aller bêtement vers une adresse absurde...

Mais a-elle jamais choisi quelque chose depuis qu'elle est au monde ?

Elle a passé son enfance immobilisée par les craintes mystiques de sa mère, son adolescence pétrifiée à l'idée de ne pas agir de façon conforme à ce que cette femme attendait d'elle, et presque le reste de ma vie avec celui qui est devenu son mari parce qu'il l'a voulue, sans jamais recevoir l'amour qu'elle aurait pu mériter...

Alors elle meuble. Le boulot, la maison, les enfants, leurs activités, ses cours du soir, les courses, un peu de sport... Elle additionne des tas de bouts de vie, terrorisée à l'idée qu'elle n'en ait pas assez cumulé, mais en les collant les uns aux autres, elle n'obtient même pas un patchwork d'existence, tout au plus une molle couverture sur son vide intérieur.

Et ce vide pèse des tonnes. Sur son cœur et sur son estomac. C'est une douleur silencieuse et violente, qu'elle ravale chaque instant pour ne pas faire subir à ses enfants l'amertume de leur maman comme elle subit celle de la sienne. Mais en étant honnête, il faut avouer qu'elle n'est pas douée, ça doit déborder un peu.

Est-ce que les autres parents se posent autant de questions ? On ne dirait pas. La vie semble leur être naturelle, leur présence ici coule de source, ils se contentent d'exister à travers leurs

enfants. Peut-être est-ce pour cela que certains s'époumonent pour les encourager : de vrais coachs, sonores, passionnés, féroces. Ils doivent jouer à cet instant tous leurs rêves de victoires, de puissance, la rédemption pour leurs échecs, pour les déceptions infligées à leurs propres parents. Quel poids sur les épaules de tous ces petits sportifs !

Le sien n'a rien à porter, quelle que soit sa place dans la course, il tourne avec un sourire qui lui fend le visage en deux, il n'y a pas d'enjeu dans les « vas-y, éclate-toi mon champion ! » de sa mère, peut-être perçoit-il, à peine sensible, la tristesse dans sa voix, celle de n'avoir rien d'autre à faire cet après-midi que de tremper ses bottes et se glacer les extrémités.

Elle regarde autour d'elle ; il y a presque autant d'adultes que de coureurs. Ils ont tous le même visage rougi. Certaines femmes pourtant semblent miraculeusement échapper aux températures hivernales, elles gardent un teint lumineux et une chevelure impeccable, celles-ci ont échappé aux vicissitudes de la vie, l'élévation sociale les place légèrement au-dessus, comme donnant à leurs corps tout entier le pouvoir de frôler sans en souffrir ce sol gluant et froid.

Son regard s'arrête sur une jeune femme adorable ; des jambes très minces dans son jean, elle porte un blouson immaculé qui semble délicieusement chaud, avec une petite fourrure qui caresse la base de son carré parfait ; ses mèches blondes dépassent d'un béret qui, sur sa tête à elle, accepte de tenir légèrement penché en arrière, comme on le voit dans les magazines. Sa couleur est très réussie, elle doit avoir les moyens de s'offrir un coloriste du centre rive droite… elle a un enfant du même âge que le sien…Emma se sent laide tout à coup. Elle pense que son bonnet est trop enfoncé, donnant l'impression qu'elle porte un front bas, elle est si gelée qu'entre ses épaules crispées ne paraît qu'un visage hagard, blafard, inexpressif.

Il y a des hommes aussi, encore plus motivés que les mères ; ils sont là pour faire gagner leurs fils.

Elle remarque l'un d'entre eux, à côté de la jolie blonde ; ils sont très bien assortis, malgré la différence d'âge qui semble les séparer. Il n'a pas l'air excité comme les autres. Il a une belle allure : élancé, un manteau anthracite près du corps, très chic, sans un pli ; un visage fin, des cheveux bruns et courts, un regard vif sous des lunettes qui lui donnent un air d'acteur britannique et quelques rides d'expression qui en rajoutent à ce charme déjà indécent. Serein, il dégage le calme tranquille des hommes qui ont tout réussi : un job intéressant, une jolie famille, une femme dont il est encore amoureux. Sans aller jusqu'à l'arrogance, il a l'air amusé dans son observation du peuple autour de lui …
Elle les admire, tous les deux. Elle a envie de pleurer.

C'est fini ! Enfin presque. Maintenant c'est la cohue, ils pataugent tous dans l'humus poisseux de la forêt normande, pour aller chercher le chocolat chaud, la médaille et la confiserie auxquels leurs athlètes ont droit. Ils échangent des sourires piteux mais sincères, amusés de voir le froid colorer leurs nez.

Il y a eu des erreurs dans l'organisation, seul le compte des médailles est correct, pour son fils elle aura le chocolat mais pas les bonbons. D'ailleurs elle ne voit pas pourquoi ce sont les enfants qui repartent avec une décoration, ils ont déjà le plaisir d'avoir couru ! Les parents la mériteraient bien d'avantage !

Le brun de tout à l'heure se retrouve à côté d'elle, il rit de bon cœur quand elle s'exclame « alors pour moi ce sera un vin chaud, s'il vous plaît ! ». A défaut d'être belle et de respirer le bonheur, il lui reste au moins un peu d'humour !

Elle le voit s'éloigner pour apporter un gobelet fumant à sa compagne, elle devine un petit ventre rond sous sa doudoune blanche...il n'y a aucun doute sur leur désir commun pour ce projet et sa conception heureuse...encore une lame qui se retourne dans sa plaie encore vive, malgré les années !

La bruine recommence à tomber, il devient urgent de retrouver l'arrêt de bus. Sur le chemin, la fatigue et la frustration de repartir sans sucrerie transforment le mini-héros en petit animal pleurnichard. Elle n'a même pas la force de lui faire remarquer que son abnégation atteint sa limite, il ne peut pas comprendre que sa mère vient de vivre deux heures et demie d'enfer...qu'il prolonge avec l'innocente méchanceté dont les enfants sont naturellement dotés.

La même scène se joue-t-elle dans toutes les familles qui quittent le cross ? Ou est-elle la seule chez qui les caprices continuent même après six ans ?

Emma essuie discrètement une larme, la pluie cache son désarroi, elle doit avoir des remords, peu fière du tableau désastreux auquel elle contribue...

Anne

Elle est penchée sur son bureau. Ses cheveux châtains relevés mollement en chignon improvisé, retenus par un crayon qui se trouvait là, laissent deviner sa nuque fléchie, un peu épaisse ; quelques cheveux gris rebelles s'en échappent, trahissant l'approche de la cinquantaine, tout comme le grain de sa peau, dont la finesse passée a laissé place à une texture plus veloutée. Elle fait partie de ces femmes dont on ne peut préciser l'âge, à la maturité évidente, mais ne faisant pas encore partie de celles que l'on ne regarde plus, celles desquelles il est rassurant de croire, par mépris ou par crainte d'être happé dans un univers inconnu, que le désir a quitté leur vie. On peut deviner qu'elle prend soin d'elle : elle est sportive, cela se voit aux muscles de ses bras qui tendent le léger pull qu'elle porte.

Son travail a débuté en milieu d'après-midi, elle n'a pas vu les heures passer, concentrée sur les commentaires dont elle noircit l'un après l'autre ses vingt-cinq cahiers : elle s'applique à argumenter précisément tous les items abordés ce trimestre, à décrire au plus juste chaque compétence acquise ou restant à perfectionner, chaque progrès. Chaque fois qu'elle achève un carnet, elle le pose sur la pile qui se trouve à sa droite, pour s'attaquer au suivant dans celle de gauche.

Parfois elle fait une pause, relève le front, enlève ses lunettes pour se frotter les yeux, balaye du regard la pièce dans laquelle elle travaille. Ici c'est son domaine, elle en a choisi un à un tous les éléments ; elle aime le silence qui y règne, l'odeur de bois

que dégagent ses meubles anciens : la bibliothèque 1900, la chaise Louis XVI, le beau bureau monumental hérité de son père, qui ressemble davantage à l'outil de travail du notable d'un bourg des temps passés qu'à celui d'une institutrice de ce début de vingt-et-unième siècle. C'est un plaisir de passer ses doigts sur l'épais cuir vert, d'imaginer les conversations qui se sont déroulées de part et d'autre, des confidences, des souffrances, des annonces difficiles et des paroles réconfortantes, les ordonnances rédigées d'une écriture serrée et illisible...Son mari aurait préféré des meubles contemporains, assortis au reste de leur grand appartement, mais elle a tenu bon pour conserver ses derniers souvenirs d'une génération disparue. Elle a accepté beaucoup de principes imposés par cet homme, fait des concessions que de jeunes femmes aujourd'hui ne comprendraient pas, mais sur son environnement de travail, et le respect de la mémoire de ses parents, il n'a pu intervenir.

Vers seize heures, elle repose enfin d'un geste satisfait son stylo quatre couleurs dans le mug jaune citron qui lui sert de pot à crayon, intrus détonnant dans cette décoration élégante. Un petit lui a offert l'an dernier. Elle se souvient du sourire qui fendait le visage de Ryan, neuf ans, cette fin d'après-midi-là : il était tellement fier de l'inscription «la plus gentille maîtresse du monde », si sûr de l'effet qu'il allait produire !
Ces enfants réussissent toujours à la surprendre, même après plus de vingt ans d'enseignement ! Bien sûr, son travail a changé : au début les parents remettaient moins souvent ses appréciations en cause, les cas de trouble du comportement étaient moins fréquents, elle était certaine de pouvoir leur donner le goût de l'école et les clés pour apprendre. Aujourd'hui il lui arrive d'en douter : elle a du mal à réprimer le sentiment que la télé ou les jeux vidéo détruisent le soir ce qu'elle a essayé de construire dans la journée, mais elle aime toujours autant leur énergie, leur spontanéité, et c'est avec bon cœur qu'elle leur sacrifie une

bonne partie de sa force et beaucoup de son temps, à défaut d'avoir à en donner chez elle.

Elle lève les yeux et regarde par la fenêtre de son cinquième étage : le ciel est gris, il est si bas qu'il semble reposer sur le haut des immeubles du centre-ville, la pluie fine qui tombe sans discontinuer ajoute à la tristesse de ce samedi après-midi de décembre sur le déclin. Elle est contente d'avoir choisi d'être studieuse, bien au chaud chez elle ! Ce n'était pas un jour à courir les magasins pour commencer les achats de Noël !

De toutes façons, cela ne prendra que peu de temps : elle cherchera de nouvelles idées pour son mari et ses beaux-parents, son frère, son épouse et les deux neveux qu'ils leur ont donnés, mais personne ne sera à gâter de son côté : plus de parent, pas d'enfant, et un frère à l'autre bout du monde qui ne donne plus de nouvelles depuis des mois…

Comme toujours Antoine découvrira ce qu'il offre au cours de la réunion familiale : il n'aura évidemment pas pensé à la questionner avant de voir les paquets s'ouvrir, et posera sur les petits un air de tonton ému et satisfait par leurs cris de joie, laissant planer le doute sur sa participation à ce quart d'heure de bonheur…

Peu importe, Anne se plie volontiers à la corvée des achats pour la fête ; à cette période de l'année elle s'approprie la vie de famille des autres, joue à choisir le cadeau le plus pertinent pour chacun comme si c'était pour les siens. « Les siens » : elle ne considère pas vraiment que les parents d'Antoine le sont, ou plutôt, eux ne la considèrent pas comme étant vraiment des leurs. Cela fait pourtant plus de vingt ans qu'ils sont mariés, mais elle sait bien qu'elle n'a jamais été perçue comme la bru idéale.

Sa belle-sœur, fille d'un magnat de l'agro-alimentaire, a fait une grande école de commerce, elle occupe brillamment un poste de cheffe-marketing dans une grande boîte de cosmétiques, son salaire doit être au bas mot le triple du sien. Quant à son beau-

frère, il a comme Antoine suivi des études de médecine, mais a choisi d'exercer sa spécialité, la dermatologie, dans un cabinet parisien ; il donne la part belle à la médecine esthétique, se vantant sans scrupule de la rentabilité des injection d'acide hyaluronique et du rajeunissement au laser ; il ironise souvent sur l'abnégation de son aîné qui a préféré rester urgentiste à l'hôpital public, comparant leurs emplois du temps et leurs revenus, sans pitié pour la souffrance que son grand frère ressent face à l'incohérence entre l'ampleur de sa tâche et les moyens donnés par l'état pour l'exercer.

En cela elle admire son époux : contrairement à son frère, il n'a pas cédé aux sirènes de l'argent facile, il s'est mis en retrait pour rester utile, dévoué, comme l'était le propre père d'Anne en son temps, et continue à respecter sa vocation première ; comme elle, il offre son temps et son énergie à ses concitoyens. Quand elle se demande ce qu'est devenu le sens de leur mariage, elle se raccroche à cette valeur commune, solide, durable.

Elle pressent que c'est grâce à ce brave docteur paternel que sa belle-famille l'a très brièvement tolérée, car supposée d'une classe comparable, puis méprisée, quand ils ont réalisé qu'il n'était en fait n'était qu'un petit médecin généraliste de campagne et elle, une « littéraire », une intellectuelle, de cette caste suspecte qui réfléchit plus qu'elle ne travaille, prédisposée au mépris de l'argent, à la défense des assistés, et comme pour leur donner raison, elle est devenue professeure des écoles, dans un quartier populaire qui plus est. Souvent ils lui reprochent à demi-mot d'avoir tiré son époux vers le bas, de lui avoir imposé d'abaisser ses ambitions. Comme c'est injuste ! Elle qui a tant accepté pour lui, qui a modelé sa vie pour l'ajuster à ses choix : elle a passé le concours d'institutrice le plus rapidement possible, plutôt que de tenter l'entrée dans les hautes administrations, pour qu'il puisse continuer ses longues études tout en s'émancipant de la pression parentale, puis a repoussé sans cesse la conception d'un enfant, car il trouvait indécent d'avoir un bébé s'il ne pouvait pas lui

consacrer du temps.

Mais du temps il n'en a jamais pris, il s'est jeté dans son travail comme on se jette dans un tourbillon, la laissant seule sur le côté, impuissante à le voir s'y engouffrer, y perdre son entrain, son romantisme, sa vitalité…

C'est ainsi qu'elle se retrouve à travailler, sans que rien ne la presse, seule chez elle, un samedi après-midi de décembre.

Maintenant qu'elle a terminé, elle regarde les heures défiler, ne croyant plus au bon restaurant qu'ils devaient essayer le soir même. Il arrive régulièrement à Antoine de partir en se plaignant de la souffrance qu'il éprouve en se rendant au CHU, se promettant à haute voix de ne fournir ce jour-ci que le « service minimum », afin de rentrer le plus vite possible, pour finalement y passer deux fois plus de temps que prévu, si ce n'est la nuit complète, voir la demi-journée qui suit ! Elle se dit qu'il exagère, lui en veut d'avoir oublié le projet du soir...encore quelques heures et la frustration pourrait décider de lui tenir compagnie à la place de celui qui ne vient pas.

Dehors la nuit est bleu sombre maintenant ; la pluie s'est enfin arrêtée. Elle ouvre la grande fenêtre de son bureau et s'appuie sur le joli garde-corps en ferronnerie qui orne le balconnet : les décorations flottent en scintillant au-dessus de la rue ; en se penchant un peu elle perçoit les premiers chalets du marché de Noël. Elle oscille entre la joie puérile de voir décembre redessiner la cité en l'honneur de son apothéose finale, et l'amertume de n'être pas vraiment de la fête, infertile intruse là où l'enfance est au centre de l'effervescence.

Elle ferme les yeux et respire profondément, imaginant, plus qu'elle ne sent, les odeurs de pavés mouillés, celles des croustillons frits tout en bas sur la place, à deux pas de leur bel

immeuble ; elle entend vaguement l'orgue de barbarie, gentiment désuet, qui accompagne le carrousel installé en face du food-truck.

Elle se retourne et contemple son bureau, inspire pour s'emplir des effluves que dégagent les bois massifs qui le meublent.

Sa solitude lui pèse moins alors : la ville grouille à ses pieds, toutes les fourmis inconnues qui s'affairent sur les trottoirs sont des connaissances potentielles, des cousins citadins dont le pouls bat au rythme de la vie urbaine. Le cadre familier, luxueux et harmonieux, dans lequel elle évolue, est assez rassurant pour que l'absence d'Antoine, qu'elle lui reprochait juste avant, prenne sens : c'est pour le bien des autres qu'il est éloigné, et pour leur confort à tous les deux ! Elle accepte de lui pardonner cet abandon. Cette fois-ci encore.

Marguerite

La petite vieille s'éjecte vivement de la porte cochère, telle un diablotin sortant de sa boîte ; on pourrait croire qu'elle vient de s'échapper d'une cage, ou bien que l'impatience de se retrouver à l'extérieur lui donne cette énergie inattendue pour une femme d'un âge si avancé. Elle fait quelques pas, lève le front vers le ciel ardoise, humide, le regarde avec la même expression que si un soleil généreux allait réchauffer son visage, puis inspire amplement, les yeux mi-clos dans un sourire de gratitude, avant de reprendre sa course.

Elle semble bien être la seule citadine heureuse de se retrouver à trottiner sur les pavés luisants, probablement dangereux pour qui n'est pas équipé de bonnes chaussures ! Chaque passant aujourd'hui a le nez plongé vers le sol, indifférent aux lumignons suspendus, sensés égayer la ville, concentré pour ne pas glisser ou se tordre une cheville, pressé d'arriver à destination : rendez-vous, achat urgent et indispensable, rien qui aurait pu être reporté après la pluie en tout cas, sinon ils ne seraient pas là à se glacer dans les rues inhospitalières de la cité grise.

Elle est emmitouflée dans un manteau mi-long bordeaux, sans âge, cependant impeccable, assurément bien chaud, dont la coupe renvoie à une époque où la confection textile assurait des décennies de bons et loyaux services, quand on savait prendre soin de ses affaires et au besoin repriser un peu les doublures ou les fonds de poches. La douillette écharpe écrue qui protège son